

Présentation

Robert Giroux

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Giroux, R. (2004). Présentation. *Moebius*, (101), 5–9.

PRÉSENTATION

Afin de ne pas empiéter sur les propos que tiennent les textes du présent numéro sur la problématique de l'exil, j'emprunte un point de vue précis, non pas celui vécu par l'exilé lui-même, mais plutôt le point de vue de celui qui accueille. Je nage en pleine fiction, réfléchissant tout haut et librement, connaissant peu cette expérience dans ma vie quotidienne, quoiqu'elle bouscule un très grand nombre de nos façons de voir l'école, la famille, le travail, le socio-culturel en général. Les témoignages sur l'immigration ou sur l'exil – deux facettes d'une même réalité – occupent une bonne partie de l'information télévisuelle de tous les jours.

Il est fréquent de voir à la télé la tête d'un étranger, Méditerranéen ou Asiatique ou Noir africain, menacé d'être expatrié parce que le ministère de l'Immigration n'a pas d'éléments suffisants pour accorder à ce dernier le statut de réfugié. Et quand cette personne est entourée de sa famille, quand elle a des enfants en bas âge qui parlent à la québécoise comme vous et moi, quand elle raconte le danger qui pèse sur eux s'ils sont renvoyés dans leur pays d'origine, vous sentez la compassion qui s'empare de vous, qui vous noue le cœur et fige toute tentative de raisonnement.

Cet exemple d'exil forcé est extrême, je vous l'accorde. Restons calme et examinons des cas plus simples. Par exemple, des cas relativement communs d'exils volontaires; prenons l'image que l'on se fabrique à propos des Italiens qui ont émigré en nombre au Québec après la dernière

guerre mondiale ou encore des Haïtiens qui se sont multipliés à Montréal ces vingt dernières années.

Quand j'étais un adolescent, à la fin des années cinquante, le quartier fourmillait d'Italiens de toutes sortes; ils travaillaient dur, le plus souvent dans la construction immobilière ou dans les travaux de la voirie municipale; ils habitaient à plusieurs familles dans un même logement; ils aménageaient aussi des potagers, les mains dans la terre, comme nos proches ancêtres, pensez donc! Ils animaient, tout comme aujourd'hui d'ailleurs, le marché Jean-Talon, fabriquaient leur propre vin à partir de boîtes de raisins qui embaumaient la rue pendant des jours. Ils s'intégraient merveilleusement au quartier tout en envoyant paradoxalement leurs enfants dans des écoles de langue anglaise, et ces derniers parlaient aussi mal le français que l'anglais. Et ils ne manquaient pas de panache, ils menaçaient même de nous voler nos blondes à la patinoire du parc Jarry; déjà qu'ils cueillaient, le derrière en l'air, des feuilles de pissenlits, qu'ils chantaient aussi à longueur de journée, etc. Peu s'en faut pour que l'on prenne plaisir à sentir que nous les intégrions à notre communauté, à sentir surtout qu'ils faisaient des efforts pour que nous le croyions, même si leur ghettoïsation à l'intérieur de l'île nous exprimait un peu le contraire. Ils étaient catholiques (comme l'étaient les Irlandais), donc des nôtres, ils se passionnaient pour le soccer et non pour le hockey, mais nous nous y mettons de plus en plus, donc nous sommes des leurs, nous nous réjouissons avec eux, nous les associons aux spaghettis Catelli, au chef Boyardi, aux rengaines napolitaines, au maniérisme des mains quand on parle haut et fort. L'Italien d'ici est donc italo-qubécois stéréotypé, il vote pour le Parti libéral, tient un commerce d'alimentation et impose le café expresso à la place de l'instantané. Je crois que nous gagnons au change, non?

Je pourrais taquiner de la même façon mes amis haïtiens. La première vague d'immigrants qui avait abandonné Duvalier père à ses malveillances était composée d'individus assez aisés, et avec un degré d'instruction et de culture propice à une intégration progressive et sans heurt. Ils

étaient tout compte fait peu nombreux, aussi rares dans mon quartier de Saint-Henri que plus tard dans Villeray. Les enfants s'instruisaient, allaient souvent terminer leurs études en Europe, notamment en France; ils occupaient des postes de médecin, de journaliste ou de professeur, ce qui était suffisant pour imposer le respect, le respect de leur différence. La deuxième vague d'Haïtiens attira l'attention sur ce que la première avait eu tendance à négliger et même à taire. Permettez-moi de réfléchir tout haut ici encore. Tout un pan des cultures africaines s'exprimait de plus en plus librement: ils se nourrissaient de riz, aimaient les sardines grillées et les petits boudins épicés, dansaient comme des dieux aux rythmes du merengue ou du reggae (ce qui provoquait de la confusion avec ce que les Jamaïcains anglophones nous amenaient en même temps). Heureusement que Dany Laferrière redessinait l'image type. Peu instruits et nombreux, ils n'ont pas misé sur la restauration comme l'ont fait leurs frères italiens ou asiatiques mais sont devenus chauffeurs de taxi; et même si le parler créole est plus proche du français que l'italien, il connote toutefois dans la population une marque d'infériorité, une ghettoïsation dans le discours lui-même; étant plutôt pauvres et défavorisés, la vie des quartiers où ils se sont regroupés s'est progressivement complexifiée, dans les écoles notamment, dans la rue également avec le phénomène des bandes rivales de jeunes, ces dernières se retrouvant mêlées à des problèmes lourds liés à la prostitution, aux drogues dures, au racisme exacerbé.

Je m'écoute écrire aujourd'hui et j'entends rétroactivement les mêmes rumeurs anciennes à propos de la mafia italienne. Ne connotait-elle pas les mêmes maux que ceux que l'on projette à tort et à travers sur les Antillais? Ma mère défendait à mes sœurs de fréquenter les boîtes de nuit en ville parce qu'elle savait avec conviction, croyait-elle du fond de sa cuisine, qu'y rôdait l'ombre de la cigarette de contrebande, de l'alcool, des danses collées, des nuits blanches, de la musique cubaine, des Alys Robi dépoitraillées, ou encore de la traite des Blanches, imaginant ses filles absorbées par toute une culture qui n'était pas la

sienne ni celle de ses parents. Ajoutez là-dessus la couleur de la peau, les souteneurs, le monde de la boxe, le Ku Klux Klan, oui, le discours raciste des Américains qui dominaient déjà les esprits, les transatlantiques des vieux pays, les croisières de riches dans les mers du Sud. L'exilé porte avec lui, avec fierté ou à son corps défendant, tout le poids et toutes les marques de ses origines. Il porte aussi en lui toutes les contradictions entre les valeurs qu'il souhaite conserver parce qu'elles le structurent et le définissent et les valeurs, compatibles ou non, que lui propose la population d'accueil, elle-même tirillée par toutes ses contradictions. Pensez à tout ce qui se raconte aujourd'hui à propos des Arabes...

Le présent numéro de la revue *Mæbius* veut évoquer ces mouvements de population que nous observons depuis un demi-siècle, sans toutefois appuyer sur la dimension sociopolitique de la question. *Mæbius* est une revue de fiction et de réflexion, de fiction surtout, et c'est par ce bout de la lunette que la problématique de l'exil sera ici évoquée. Fulvio Caccia donne le coup d'envoi avec un texte nourri et rassembleur, très fouillé et ouvert à une méditation qu'il ne saurait épuiser en un seul texte de quelques pages. Suivent des récits ou fictions narratives de Bertrand Gervais, Pierre Gobeil, Jacques Julien, André Marois, Suzanne Myre, François Piazza et Mélanie Vincelette, pour ne nommer que les plus connus parmi ces écrivains, et des textes poétiques de Madeleine Dupire, Joël Pourbaix et Marc Vaillancourt. On ne pourra certainement pas dire que ces textes ont tous le même moule, loin de là, et c'est d'ailleurs cet éventail de voix autour du même propos que je cherchais à constituer. Je crois que le pari est gagné.

Ce numéro 101 se referme sur nos habituels comptes rendus de lecture d'ouvrages récents. Aurions-nous raté l'occasion d'évoquer la loi-langue 101? C'est partie remise.

Puisse cette livraison satisfaire votre curiosité, vos exigences et votre besoin de méditation.

Robert Giroux

*

Les prochains thèmes retenus par la revue sont, par ordre chronologique:

«L'enfance» (numéro 102), dirigé par Francine Allard (complet);

«Les mille et une nuits» (numéro 103), dirigé par Lysanne Langevin;

«QV 2003» (numéro 104), numéro sans thème dans lequel nous tiendrons compte de tous les textes qui nous seront parvenus avant novembre 2004;

«La marge» (numéro 105), sous la responsabilité de Constance Havard.

À vous de jouer!

Et si les thèmes ne vous inspirent pas, qu'à cela ne tienne: expédiez-nous le texte qui vous semble le plus achevé, il pourrait être retenu dans notre «QV», ce numéro étant constitué des meilleurs textes reçus en cours d'année qui ne répondent pas aux thèmes préalablement établis.

Et pourquoi ne pas nous proposer un thème?